



BRILL

---

Review: [untitled]

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 28, No. 3/5 (1931), pp. 457-463+517

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527001>

Accessed: 03/02/2011 15:38

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

morceau d'un grand intérêt, mais je doute qu'il y faille voir une œuvre purement chinoise et, comme le dit M. F., "das früheste Zeugnis der chinesischen Landschaftsmalerei".

P. 137, n. 9: L'inscription de la colonne ronde de Cologne (Chavannes, *Mission*, I, 243, n<sup>o</sup> 172) a déjà été dénoncée comme fausse par M. Lo Tchen-yu (*Hai-wai tcheng-min lou*, 1 b).

P. 139, fin de la n. 9: Pour A (Musée de Cologne), j'ai déjà dit que c'était un faux; pour B (Louvre), je suis d'accord avec M. F. que la face avec le cortège et les cavaliers est une addition récente.

P. 140, n. 20: On notera la réaction de M. F. contre certains abus des tenants des influences "scythes".

P. 145, n. 3: Le nom de 丁緩 Ting Houan, fondateur ou céramiste des premiers Han, avant l'ère chrétienne, est une invention du faussaire qui a écrit le *Si-king tsa-ki*, et son nom ne vaut pas d'être retenu. C'est ce que M. Kummel a déjà dit dans *Chines. Kunst* (Exposition de Berlin), p. 24.

Paul Pelliot.

Hans REICHELDT, *Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums in Umschrift und Uebersetzung*, II. Teil: Die nicht buddhistischen Texte und Nachtrag zu den buddhistischen Texten, Heidelberg, Carl Winter, 1931, in-8, VIII + 80 pages, avec 9 planches pliées.

Cette deuxième partie est la suite du fascicule paru en 1928 et qui contenait les textes bouddhiques (sauf ceux donnés ici en supplément). Le déchiffrement de ces textes écrits pour la plupart dans une langue très archaïque, rendu plus difficile parce qu'on n'y était plus guidé par un vocabulaire religieux déjà en grande partie acquis, fait honneur à l'excellent iraniste qu'est M. R.; mais bien des passages sont encore très obscurs. Il s'agit avant

tout, dans ce 2<sup>e</sup> fascicule, des cinq lettres découvertes par Sir A. Stein dans les ruines des tours de garde à l'Ouest de Touen-houang, et que, sur la foi des objets trouvés au même endroit, Sir A. Stein attribue à la 1<sup>re</sup> moitié du II<sup>e</sup> siècle; M. R. ne confirme ni n'infirmes cette date.

Parmi les données importantes de ces lettres, en dehors de ce qui concerne le vocabulaire sogdien lui-même, il faut citer avant tout les noms de lieux ou de peuples, ceux du moins pour lesquels on peut déjà entrevoir une interprétation. La Chine apparaît sous le nom de Čynstn = Činastan ou Čēnastan, comme Gauthist l'avait déjà reconnu en 1913 (*T'oung Pao*, 1913, 428). Je suis plus surpris de voir M. R. indiquer sans réserve βαγπwr (= \*Baγpūr) au sens de "Chinois" en général; "Fils du Ciel" est en Chine exclusivement le titre de l'empereur, et il faudrait des raisons assez fortes pour admettre que ce titre ait été employé alors en sogdien au sens de "Chinois", de la manière lâche et inexacte dont on dit parfois "les Fils du Ciel" en français (sur l'histoire du terme, cf. Laufer, *Beginnings of porcelain*, 126; Ferrand et Benveniste, dans *JA*, 1924, I, 243; j'imagine que, si faγfūrī en est venu à désigner en persan la porcelaine chinoise, c'est en partant du sens de "[porcelaine] du Faγfūr" = de l'Empereur de Chine). Le terme apparaît deux fois, dans une même lettre, toujours au singulier (pp. 12 et 14). Il semble, à travers une traduction encore incertaine, qu'il s'agisse d'une suite de calamités; la faim sévit dans la ville de Srγ, qui est brûlée ainsi que son palais, et le \*baγpūr se rend dans une autre ville appelée 'Ankp' (= \*Angpa?). Je ne sais que faire de "'Angkp'", mais, dans Srγ, je suis bien tenté de reconnaître le nom de Srg = Sarag sous lequel les gens d'Asie Centrale, jusque sous les T'ang, ont toujours désigné Lo-yang, la capitale orientale des T'ang (cf. *T'oung Pao*, 1927, 91—92; *JA*, 1927, II, 138—141). Le \*baγpūr pourrait bien alors être l'em-

peureur lui-même obligé de quitter sa capitale, et il s'agirait d'une de ces destructions comme Lo-yang en subit par exemple en 190; cette année-là, 董卓 Tong Tcho brûla Lo-yang, et transféra l'Empereur à Singanfou; il serait toutefois prématuré de vouloir préciser qu'il s'agit bien de cet événement, car "'Ankp'" devrait être alors Singanfou, au lieu que cette dernière ville nous est toujours connue chez les peuples d'Asie Centrale, mais à vrai dire à partir du VI<sup>e</sup> siècle seulement, sous le nom de *zumdān* ou *zumūdān*. En tout cas, quand, dans le colophon d'un texte sogdien traduit en 728, il est à nouveau question d'un *βγρ'wr*, c'est bien de l'empereur de Chine qu'il s'agit (p. 70); je ne vois pas de raison pour qu'il en ait été autrement à date bien plus ancienne dans les lettres. Le colophon de 728 dit en outre que la traduction a été faite dans *sryč'něh knδh*; *knδ* est "ville", mot féminin, et *sryč'něh = sarayčānč* se termine par l'affixe adjectif féminin en *-anč*; nous connaissons une traduction sogdienne faite à *zumdān*, c'est-à-dire à Singanfou; il serait évidemment tentant de penser que celle-ci a été faite à la capitale orientale, Lo-yang, mais je ne puis rendre compte du premier *-č*. Le nom des Hindous, *'yntkwut* dans une lettre (et cf. *'yntk'w*, [langue] hindoue", dans le colophon de 728), est à noter en ce qu'il paraît fait seulement sur *\*indak* ou *\*indag*, et ne rend par suite pas un compte complet du *\*indagag* ou *\*indakag* que ouig. et mo *änädkäk* semblent présupposer; mais il y a dans ces lettres des dérivés en *-kk* comme *'xwrmztkk = Ahuramazdaka* dont l'exemple serait peut-être à invoquer pour le prototype encore non attesté d'*änädkäk*.

Parmi les autres noms de lieu, M. R. a signalé les équivalences suivantes: 1<sup>o</sup> *Kr'wr'n* et *Kwr'yнк* (*\*Kraurān* et *\*Korēnag*) ne sont que d'autres transcriptions du nom indigène écrit *Krorai(m)na* et *Krorayina* dans des documents *khāroṣṭhī*, le 樓蘭 *Leou-lan* des Chinois; ajouter peut-être *Raurata* d'un document en "*sāka*"

(*JRAS*, 1931, 303); on pourrait songer aussi au *χαυρανα* de Ptolémée, mais cette identification se concilierait difficilement avec les autres. 2<sup>o</sup> *δρω'ν* doit être le *Ἐρωάνα* de Ptolémée, qu'on a déjà supposé être Touen-houang; en ce cas, il me paraît que le Touen-houang des Chinois aurait quelque chance d'avoir été partiellement adapté d'un nom indigène. 3<sup>o</sup> *Κμ'γδ*, qui peut se lire \**Kamēl*, représenterait *Qamīl* (turc mod. *Qomul*, ch. *Ha-mi*), dont nous aurions ainsi la mention la plus ancienne sous son nom indigène; il ne me semble pas exclu que le nom chinois ancien *Yi-wou-lou* et *Yi-wou* lui soit apparenté. 4<sup>o</sup> *Κε'ν* (= \**Kačān*) pourrait être la transcription d'un nom indigène que les Chinois ont adapté en *Kao-tch'ang* (ceci me paraît plus douteux, sans être impossible; je reviendrai sur cette question ailleurs). 5<sup>o</sup> *Sm'rknḏh* est naturellement le nom de Samarkand, mais M. R. hésite (p. 4) entre le Samarkand de Sogdiane et une colonie sogdienne Samarkand au Nord-Ouest d'Urumči dont Barthold a parlé dans Radloff, *Alttürk. Inschr.*, N. F., p. 4; M. F. s'est trompé ici sur les indications données par Barthold, et qui impliquent que ce prétendu second Samarkand se soit trouvé au Nord-Est (non au Nord-Ouest) de Beš-balīq, et nous savons aujourd'hui que Beš-balīq n'était pas à Urumči, mais au N.O. de Gučen; enfin et surtout, ce second "Samarkand" est une mauvaise leçon de certains mss. de *Ǧuwainī*; le lieu en question, où l'empereur *Güyük* est mort en 1248, s'appelait *Qum-singir*, et je m'en explique en détail dans un de mes articles sur *Les Mongols et la Papauté*, actuellement sous presse pour la *Rev. de l'Or. chrétien* de 1931; il n'y a donc aucun doute que le Samarkand de la lettre sogdienne soit bien le Samarkand historique.

P. 29: *mwḏy*; si ce n'est pas un nom propre, peut-être pourrait-on songer à un correspondant sogdien de sanscr. *mṛdvā* et de chinois *p'ou-t'ao*, "raisin"; mais c'est très hypothétique.

P. 33 et *passim*: Il est intéressant de noter que, dès cette époque, le grec *stater* avait abouti en sogdien à *styr* (= \**sadir* ou \**sidir*), d'où ouïgour *sidir* > turkī *sār* ("once", "tael").

P. 33: Sur *pδ'pδ*, "poivre", et les formes chinoises et persanes en face de scr. *pippalī-*, cf. *supra*, p. 198.

P. 58: Dans ce document sogdien très obscur, M. R. a déjà reconnu le nom ouïgour Il [El?]-bars qutluγ alp tarqan; je serais tenté de retrouver de même ouïg. *altun* (m. à m. "or") dans 'ltwn (l. 8), et ouïg. *el-etmiš* dans 'yl 'ytmš (l. 9).

P. 62: C'est un document bien inattendu que ce fragment sogdien d'une légende relative à Rustam auquel est joint un titre en chinois 胡秦王傳一卷, "Histoire du Hou-Ts'in-wang, 1 ch.". Hou-Ts'in-wang, qui doit désigner ici Rustam, signifie littéralement "le roi de Ts'in des Hou", et Hou, à l'époque à laquelle cette note doit remonter probablement, désigne spécialement les Iraniens d'Asie Centrale. Quant à Ts'in, c'est le nom de la dynastie de Ts'in du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., et c'est de ce nom qu'a dû être tiré le nom iranien de Čīn, sanscritisé en Cīna, qui désignait la Chine au début de notre ère. Mais pourquoi Rustam est-il appelé "roi de Ts'in des Hou"? On pourrait songer à l'application indue du nom de Čīn qui, au moins dès Firdausī et peut-être avant, a étendu ce nom à des régions du Turkestan chinois occidental, etc. (cf. *Encyclopédie de l'Islam*, art. de M. Minorsky sur *Turan*); mais ceci impliquerait que les Chinois du temps de la note en question eussent reconnu encore le nom de Ts'in dans le Čīn iranien; je ne le crois pas très vraisemblable. J'incline plutôt à l'hypothèse suivante. Le titre de Ts'in-wang, "roi de Ts'in" ou "prince de Ts'in", a été porté, avant son avènement, par un héros particulièrement célèbre sous les T'ang, le futur empereur T'ai-tsong (627—649), et la musique d'une danse alors très populaire était intitulée "Air du prince de Ts'in qui rompt l'armée [ennemie rangée] en bataille"

(cf. *supra*, pp. 95—96); je pense que Rustam est devenu “le roi de Ts’in des Hou” parce qu’on l’a comparé au “roi de Ts’in” des Chinois, c’est-à-dire à T’ai-tsong des T’ang.

P. 69: Le mot *k’γδyh*, qui a embarrassé M. R., est certainement identique à ouïg. *kägädä*, persan  $\text{كغاد}$  *kāγad* (et  $\text{كغاد}$  *kāγad*), “papier”; les “quatre papiers” sont les quatre feuilles de papier qui, mises bout à bout, constituaient le rouleau.

P. 70: Ce colophon, qui nous montre un texte traduit directement d’une langue “hindoue” en sogdien, en 728, et peut-être à Lo-yang, est d’un grand intérêt. Le date en est assurée par l’indication de la 16<sup>e</sup> année *γ’y ’nkwyn*, qui était une année du *n’k’*. M. R. a bien reconnu que *γ’y ’nkwyn* transcrivait 開元 *k’ai-yuan* (\**k’âi-ngî<sup>w</sup>on* [le “*kâi*” de Karlgren, *Anal. Dict.*, p. 195, est une faute d’impression]), mais il se trompe en faisant partir cette période de 712, car alors la 16<sup>e</sup> année serait 727, et non 728; la 1<sup>re</sup> année *k’ai-yuan* est en réalité 713. Par ailleurs, M. R. dit que l’année *n’k’* est une “année du serpent”; mais c’est 729 qui est une année du “serpent”; 728 est une année du “dragon”, et c’est bien ainsi qu’il faut entendre *n’k’*, qui est naturellement le sanscrit *nāga*; la même erreur (jointe à une autre plus sérieuse) brouille l’équivalence d’une année *nāk* (< scr. *nāga*) dans Brockelmann, *Kāśyapī*, 123, alors qu’il s’agit aussi d’une année du “dragon”.

P. 71 et suiv.: La transcription Sywpwδ’y du nom de Subhūti me semble indiquer que la traduction sogdienne a été faite sur le texte chinois, car seule la transcription chinoise, avec 須 *siu* (\**sīu*) comme premier élément, me paraît rendre compte du *syw<sup>o</sup>* de la transcription sogdienne; faite directement sur Subhūti, on attendrait une initiale *su<sup>o</sup>*. Ceci permettra peut-être de serrer le texte de plus près sur un ou deux points; peut-être aussi, pour *prynh* au sens de *lakṣaṇa*, y aura-t-il lieu de faire intervenir les hésitations chinoises entre 相 *siang* et 想 *siang* doit j’ai parlé dans *T. P.*, 1928, 427—430.

P. 78, l. 2: *tr' βyt' mnr'*; probablement = *tri-veda-mantra*.

P. 79, IX, l. 5: *'ry'βr'wk///* = *Āryāvalok[itesvara]*; X, l. 2: *///ttrs'yn///* = *[U]ttarase[n]*; l. 3 = *Candravairocana*; l. 4 = *Sūryavairocana*; l. 5: *mwkš nyr[β'n]* = *mokṣa nīrvāṇa*.

P. Pelliot.

W. KOPPERS, *Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker*. [Tir. à part des *Wiener Beiträge zur Kulturgesch. u. Linguistik*, I (1930), 359—399.]

Sur d'autres travaux du savant ethnologue qui a succédé au P. Schmidt dans la direction de l'*Anthropos*, cf. *T'oung Pao*, 1931, 168—171. Le P. K. suit ici le mythe du chien dans l'Amérique du Nord (Esquimaux et autres Indiens), dans le Nord-Est de l'Asie, dans l'Asie de l'Est et du Sud-Est. Il s'agit pour lui d'un mythe sans caractère totémique, étroitement lié au Mutterrecht de la Chine méridionale "taoïstique", et qui, de l'Asie du Sud-Est, a gagné l'Amérique du Nord, en partie au moins par le détroit de Behring. Ce qui nous intéresse ici particulièrement est, comme de juste, ce qui concerne le chien 槃瓠 P'an-hou et le démiurge 盤古 P'an Kou.

Le mythe du chien P'an-hou est surtout connu du P. K. par le récit des Yao ou Man, ce qu'on appelle au Tonkin la "charte des Man"; mais il est avant tout raconté à propos des Barbares du Sud (南蠻 Nan-man) au début du ch. 116 du *Heou-Han chou* de Fan Ye († 445), et il existait certainement dès l'époque des Han orientaux. En effet, bien que Fan Ye n'écrive que dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, ses sources sont les *Histoires des Han postérieurs* qui ont précédé la sienne ou parfois des textes de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle comme le *Wei lio*. Précisément pour le présent texte, le commentaire de 674 cite, entre autres, un long passage du *Wei lio* du 2<sup>e</sup> quart du III<sup>e</sup> siècle. Ses autres citations sont empruntées au 武陵記 *Wou-ling ki* de 黃閔

## ERRATA.

- P. 369, l. 5: Au lieu de *"tche-tcheng"*, lire *"tche-tchong"*.  
P. 380, l. 15: Au lieu de *"Tong K'ang"*, lire *"Chen Kia-pen"*.  
P. 423, l. 14: Au lieu de *"J. Suelly"*, lire *"J. Scully"*.  
P. 424, l. 14: Au lieu de *"Ko-la-po-tö"*, lire *"Ho-la-po-tö"*.  
P. 426, l. 5: Au lieu de *"Ubuqa"*, lire *"Abuqa"*.  
P. 460, l. 24: Au lieu de *"Qum-singir"*, lire *"Qum-sängir"*.
-